



Westworld, la série qui demande ce qu'être humain veut dire *Page E 3*



Marc Messier à contre-emploi dans *Le pacte des anges* *Page E 10*

CULTURE

CAHIER E > LE DEVOIR, LES SAMEDI 29 ET DIMANCHE 30 OCTOBRE 2016



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

«Ma façon d'écrire est très proche de mes sentiments, même si je transforme les choses en langage plus poétique que certains, ce qui rend la chose moins concrète à l'écoute», explique Klô Pelgag.

COUP DE CŒUR FRANCOPHONE

KLÔ PELGAG :

se battre pour sa liberté, encore et toujours

Sur *L'étoile thoracique*, la pianiste indocile résiste et s'éclate à nouveau

PHILIPPE PAPINEAU

Faire les choses pour plaire? Très peu pour la chanteuse Klô Pelgag. Celle qui s'est démarquée avec un premier disque éclaté, poétique et coloré — qui l'a menée jusqu'au titre de Révélation de l'année à l'ADISQ en 2014 — a jusqu'à ce jour vécu par et pour l'audace et la liberté. Et à l'entendre, c'est ainsi qu'elle pèrira, et qu'entre-temps elle fera ses albums, dont le tout récent *L'étoile thoracique*.

Vous imaginez peut-être maintenant quelqu'un qui parle fort, qui brasse de l'air, qui vole la vedette dans une pièce. Voilà qui n'est pas Klô Pelgag, petit bout de femme de 26 ans au regard timide, qui pense quelques secondes avant de répondre aux questions, et qui y répond doucement.

Pourtant, lorsqu'elle compose, écrit, monte sur scène, la pianiste née Chloé Pelletier-Gagnon joue du coude, prend l'allure d'un tourbillon, ou même — un peu — d'un trublion. Sur son premier disque *L'alchimie des monstres* (2013) comme sur ce nouveau *L'étoile*

thoracique, elle propose de belles chansons aux mélodies hachurées et aux champs lexicaux inorthodoxes, souvent présentées sur les planches avec des costumes — d'un squelette, d'une mariée, d'un avocat (le fruit, pas le juriste) — et des décors.

Des prix, de la pression, des ambitions

Sa musique, qui se démarque du lot, a trouvé beaucoup de paires d'oreilles et a récolté plusieurs prix. À l'ADISQ, donc, mais aussi en France, où elle a reçu non seulement le prix Barbara des mains de la ministre française de la Culture et de la Communication, Fleur Pellerin, mais aussi le Grand Prix de la Francophonie remis par l'Académie Charles Cros. Autant d'attentions qui, lentement, peuvent faire bifurquer un créateur.

«Il faut se poser souvent des questions: "Qu'est-ce que je veux, moi? C'est quoi, mes ambitions, dans le fond?"», admet Klô Pelgag. Et sa réponse? «C'est pas mal de me renouveler, et de rester vive d'esprit, et fidèle à mes principes, de rester intègre

dans ce que je fais, de ne pas m'oublier pour plaire, mettons. C'est un grand danger quand tu fais de la musique. J'essaie de ne pas tomber là-dedans.»

Et dans les trois dernières années, les occasions de créer pour que «ça marche» se sont quelques fois présentées pour Klô Pelgag, entre autres en France, un marché qu'elle a beaucoup développé et qui semble réceptif à celle qui se décrit comme «la timide extravagante qui écrit des chansons de dou-leur tout en rythmes, déguisée en fruit».

«C'est un combat perpétuel, de juste résister.» Au choix de tel photographe dont le travail nous ressemble peu, de telle formule scénique, de tel travail sur la promotion. «C'est sûr que je ne suis pas docile, admet-elle. Même ici j'ai dû convaincre mon équipe que j'allais tourner à six musiciens, que j'allais faire des shows spéciaux à Montréal, où on allait mettre 4000\$ dans un spectacle qu'on ne refera pas, avec des costumes qu'on ne réutilisera pas. Mais après, ils sont très contents, ils ont compris maintenant que,

VOIR PAGE E 4 : PELGAG

Les bons débarras, de l'écran d'hier aux planches d'aujourd'hui

Le metteur en scène Frédéric Dubois revisite le grand film de Francis Mankiewicz et Réjean Ducharme

Le metteur en scène Frédéric Dubois connaît l'œuvre de Réjean Ducharme comme personne. Après avoir monté *Ha ha!*... et *Inès Pérée* et *Inat Tendu*, il transpose au théâtre l'univers ducharmien des *Bons débarras* de Francis Mankiewicz. En puisant ainsi dans le répertoire cinéphilie, il plonge dans un mouvement en pleine croissance. Tour d'horizon.

MANON DUMAIS

Lorsque Frédéric Dubois a proposé à Réjean Ducharme de mettre en scène son scénario des *Bons débarras*, le discret dramaturge ne comprenait pas comment ce dernier allait réussir à faire revivre sur scène l'histoire de cet amour exacerbé d'une fillette pour sa mère. Connaissant l'immense respect de Dubois pour son théâtre, Du-

charme lui a alors permis de se l'approprier. Toutefois, il a refusé de lire la version définitive de la pièce.

«Mon désir n'était pas d'adapter un film, mais de remettre cette parole-là sur une scène. En dehors de Ducharme, ce qui m'intéressait, c'était ce que le théâtre peut faire avec cette histoire que le cinéma ne pouvait pas faire. Le cinéma ne peut pas tout faire et la scène a des méca-

nismes que le cinéma n'aura jamais. Ce qui m'intéressait beaucoup, c'était de mettre cette histoire, ce vocabulaire, ces personnages dans ces mécanismes-là», confie Frédéric Dubois.

confie Frédéric Dubois. Au moment de décider de monter *Les bons débarras* sur scène, au Trident, à partir du 1^{er} novembre, Frédéric Dubois ignorait que son frère Patrice Dubois, avec la collaboration d'Alain Farah, allait en faire autant avec *Le déclin de l'empire américain* de Denys Arcand au printemps prochain à l'Espace Go. Et ils ne sont pas les seuls à lorgner du côté du cinéma.

Une tendance lourde?

Depuis quelques années, les metteurs en scène puisent direc-

tement dans le répertoire du cinéma. Ainsi, Patrice Leconte a adapté au théâtre son film *Confidences trop intimes* en 2007. Sur Broadway pullulent des «mouvements» (contraction des mots «movie» et «musical») : *Back to the Future* en comédie musicale, vraiment? Après tout, *La mouche* de David Cronenberg est devenu un opéra en 2006.

«Peut-être que la transmédia-lité est de mise un peu partout, et que le théâtre tente de profiter des effets de médiation propres à ce genre de stratégie. Il fut un temps où les œuvres du cinéma n'avaient pas la légitimité des classiques du théâtre, ce qui excluait la possibilité



STÉPHANE BOURGEOIS

Nicola-Frank Vachon, Érika Gagnon et Vincent Roy, en répétition

VOIR PAGE E 6 : DÉBARRAS

CULTURE › TÉLÉVISION

LA PHILOSOPHIE DANS L'ACCOUDOIR

Androïdes
paranoidesWestworld, une série télé
qui demande ce qu'être
humain veut dire

Le Devoir poursuit sa série intermittente d'analyses d'une production télévisuelle à la lumière d'un questionnement philosophique. Aujourd'hui: Westworld et les théories de la conscience. L'alerte au divulgâchage est donnée.

STÉPHANE
BAILLARGEON

Les résultats d'une expérience scientifique effectuée sur le viol et les agressions sexuelles étaient résumés il y a quelques jours dans *Le Devoir*. Un chercheur de l'Université de Montréal a soumis récemment à 150 hommes de 21 à 35 ans le scénario d'une rencontre d'un soir. Les résultats montraient que près du tiers d'entre eux pousseraient la séduction jusqu'à l'agression s'ils étaient assurés de ne pas être poursuivis. «L'homme est un loup pour la femme», résumait le titre de l'article.

La série télé *Westworld* que diffuse en ce moment la chaîne HBO fait réfléchir dans le même sens, avec des conclusions tout aussi troublantes sur, comment dire, la nature de la bête. Dans ce cas, la science-fiction imagine un monde futur où les humains, trop humains, vont se divertir dans un parc thématique western peuplé de robots d'apparence humaine. Ces «hôtes» se retrouvent au service des «visiteurs», qui peuvent en user et en abuser comme bon leur semble, y compris par le meurtre et le viol. Et les bourreaux ne se privent pas.

Le récit infiniment riche et troublant tourne autour du personnage central de Dolores Abernathy (irréprochable Evan Rachel Wood), à la fois le plus vieux robot (en âge) et le

plus jeune (pour ce qui est du look, dans la vingtaine). Chaque jour, comme dans celui du *Jour de la marmotte* qui se répète inlassablement, Dolores se lève, salue son père, chevauche jusqu'à une petite ville, rencontre un beau prétendant, revient avec lui jusqu'à la ferme familiale alors attaquée par des hors-la-loi. Ses parents et son beau cow-boy sont tués. Elle-même est violée et torturée par un très inquiétant visiteur.

Le lendemain, ça recommence, tandis que le piano du saloon joue *No Surprises* de Radiohead: «A job that slowly kills you / Bruises that won't heal...» Ainsi va la vie, réelle et artificielle, dans cette contre-utopie faite pour parler de notre monde en en créant un autre. Dans une scène du deuxième épisode de *Westworld*, un technicien annonce à une cadre qu'il a résolu certains petits bogues du système. «Très bien alors, on peut retourner à la normalité», répond-elle. *Les visiteurs peuvent recommencer à tuer et à violer...*

Turing

Il faudra évidemment attendre toute la proposition pour conclure. En l'état, alors que la première saison arrive à sa césure ce week-end avec la diffusion du cinquième épisode, on a déjà l'impression que notre époque virtuelle, marquée et fascinée par l'intelligence artificielle, vient de trouver dans cette magistrale production un autre riche concen-



PHOTOS HBO

Le récit infiniment riche et troublant tourne autour du personnage central de Dolores Abernathy (irréprochable Evan Rachel Wood), à la fois le plus vieux robot (en âge) et le plus jeune (pour ce qui est du look, dans la vingtaine).

tré métaphorique à mettre tout à côté des films *2001: A Space Odyssey* (1968), *Blade Runner* (1982) et surtout *Ex Machina* (2015).

Westworld, aussi, gravite autour du test de Turing. Cet exercice du mathématicien britannique Alan Turing (1912-1954) demande si une machine peut penser et ce que cela veut dire. Pour répondre, il imagine la confrontation à l'aveugle d'un humain et d'un ordinateur, par l'entremise de questions et de réponses. Si le test ne permet pas de distinguer l'un de l'autre, la machine passe le test. Disons, pour faire court, qu'elle peut penser.

Le test de Turing est évoqué directement dans *Ex Machina* et dans le deuxième épisode par le docteur Robert Ford (Anthony Hopkins, s.v.p.), créateur des machines. Il raconte que son associé à l'origine du parc, un certain Arnold, est mort obsédé par cette idée de fournir une conscience aux robots.

Dans une scène du troisième épisode, il reproche à un technicien d'avoir couvert par pudeur l'humanoïde dénudé qu'il répare. «Il n'a pas froid, il

n'a pas honte», dit-il, outré, en lui enfonçant un scalpel dans le visage. À la fin du quatrième opus, un des Pinocchio du futur lance cette phrase turignienne: «C'est rare pour une marionnette de contempler le maître qui tire les ficelles...»

Conscience

La série télé s'inspire du film éponyme de 1973 du médecin écrivain Michael Crichton, Jules Verne postmoderne, obsédé par l'échec de structures technologiques hypercomplexes (*Jurassic Park*, *Prey*, etc.). Dans la première version filmée, les robots se reconnaissent à leurs mains imparfaites. Dans la nouvelle version télévisée, les hôtes paraissent à ce point parfaits qu'on ne peut plus les distinguer des humains.

Une scène montre un visiteur avant son entrée dans le parc d'attractions. Une sublime hôtesse lui propose des costumes, des accessoires. Elle lui fait des avances. Il lui demande alors si elle est réelle ou pas. Elle réplique: «Eh bien, si vous ne pouvez faire la différence, est-ce important?»

Tout le problème est là, dans cette capacité cognitive et symbolique où s'entremêlent la conscience et les rapports à autrui. Kant note qu'«une chose élève infiniment l'homme au-dessus de toutes les autres créatures qui vivent sur terre, soit d'être capable d'avoir la notion de lui-même, du je». Il ajoute que c'est par là qu'un humain devient une personne, se distingue des choses et des

autres personnes. Il dit aussi que même l'enfant qui ne sait pas encore dire «je» a déjà «cette idée dans la pensée», et que «cette faculté de penser, c'est l'entendement».

Les balbutiements de cette faculté de mettre le monde à distance et de se retourner sur soi-même parviennent aux androïdes paranoïdes à travers les souvenirs que leurs créateurs leur fournissent pour perfectionner leur apparence d'«humanité». La question de la mémoire se retrouve d'ailleurs au centre de l'œuvre de Jonathan Nolan (qui scénarise *Westworld* avec sa femme Lisa Joy). On lui doit aussi des collaborations aux films de son frère Christopher, *Memento* et *Interstellar*.

Le Dr Ford force l'effacement des souvenirs pour rendre l'effroyable vie des hôtes tolérable. Son adjoint Bernard Lowe (Jeffrey Wright) ose le contraire. Il ouvre en secret la boîte de Pandore des souvenirs et de la conscience en permettant à Dolores de se remémorer ce qui lui arrive réellement et ce pour quoi elle existe réellement.

Bernard Lowe lui-même est hanté par le souvenir de la mort de son jeune fils. «Cette douleur, c'est tout ce qui me reste de lui», répond-il à sa femme qui lui demande d'oublier. Au quatrième épisode, Dolores se confie à Bernard et reprend la réplique mot pour mot en parlant de ses parents. Elle et lui pourraient aussi bien dire: j'ai mal, donc je suis.

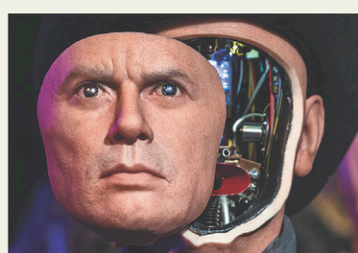
Moralité

La série explore aussi le problème de la conscience dans le sens du système des règles de conduite. Le «je» de Kant est également un sujet éthique, une personne morale. «L'homme en tant qu'homme» est porteur de valeurs absolues. Il dispose d'une raison pour juger et se représenter le monde. C'est ainsi un être libre et une fin en soi qui ne doit jamais transformer les autres en choses, dit l'impératif kantien.

Dans *Westworld*, au contraire, les humains passent leur temps à avilir, violer et tuer leurs semblables synthétiques, ceux que l'on voit formés par d'autres machines dans le magnifique générique. Les visiteurs doivent tirer sur autrui pour voir s'il meurt (c'est un robot) ou pas (c'est un humain). Ils se placent ainsi dans une situation morale bien embrouillée, pour ainsi dire au-delà du bien et du mal, dans un nihilisme absolu où les pires gestes posés librement n'ont aucune conséquence éthique.

Dolores, violée mille et cent fois, et qui porte si bien son prénom, émerge peu à peu dans la conscience en contemplant avec effroi l'infamale machine dans laquelle on la broie depuis des décennies. Elle dit: «Ce monde... Je crois qu'il y a peut-être quelque chose de mauvais avec ce monde. Ou alors avec moi. Et je pense que je voudrais être libre...»

Le Devoir



«C'est rare pour une marionnette de contempler le maître qui tire les ficelles...»

Un des Pinocchio du futur, à la fin du quatrième opus

CCCC
TTTT
D'D'D'
AAAA

DIMANCHE NAPALM

UNE CRÉATION DE LA BATAILLE EN COPRODUCTION AVEC LE CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

SALLE PRINCIPALE DU 8 AU 26 NOVEMBRE 2016
THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI, 100, CAVENDISH

DE SÉBASTIEN DAVID AVEC ALEX BERGERON, HENRI CHASSÉ, LOUISAN DANIS, SYLVIE LÉONARD, GENEVIÈVE SCHMIDT, CYNTHIA WU-MAHEUX

CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI - 3900 RUE ST-JOHN MIL, QC H2W2M2 514 282-3900

UNE CRÉATION DE La Bataille THÉÂTRE
EN COPRODUCTION AVEC CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

PARTENAIRES DE SAISON

Hydro Québec LE DEVOIR CALQ Conseil des arts et des lettres du Québec Conseil des arts du Canada Canada Council for the Arts

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES: ULYSSE DEL DRAGO DESIGN: GAUTHIER

THÉÂTRE OUTREMONT
Montréal

PROCHAINEMENT

FLORENT VOLLANT PUAMUNA
29 octobre

LEWIS FUREY BRAHMS LIEDER
1^{er}, 10 et 11 novembre pO

MICHEL CUSSON SOLO
19 novembre

MICHEL DONATO SIMPLEMENT JAZZ
25 et 26 novembre pO

Nominé au gala de l'ADISQ 2016
Spectacle de l'année
auteur-compositeur-interprète

PIERRE FLYNN SUR LA TERRE
9 décembre

Nominé au gala de l'ADISQ 2016
Révélation de l'année

CHARLES RICHARD-HAMELIN CHOPIN ET LES COMPOSITEURS ROMANTIQUES
13 décembre

INFO ET BILLETS
theatreoutremont.ca
514 495-9944 #1

pO : petit Outremont

Desjardins CALQ Outremont LE DEVOIR

CULTURE › MUSIQUE

PELGAG

SUITE DE LA PAGE E 1

moi, je dois avoir du plaisir dans ce que je fais, sinon je meurs. Et le public qui me suit, il y a une part de ça qu'ils aiment en moi.»

Esprit orchestral

Sur son deuxième et tout nouveau disque, *L'étoile thoracique*, Klô Pelgag reste en totale harmonie avec ses principes, peaufinant sa plume un peu codée. Elle sent un rythme différent dans ses pièces, «quelque chose de positif et de contemplatif, de plus lent, de plus posé, je pense. Musicalement, l'effet de l'orchestration y est pour quelque chose».

Et quelle orchestration! À une époque où les difficultés amènent souvent la simplicité plus ou moins volontaire, Klô Pelgag a enrobé ses 13 nouvelles chansons de cuivres et de cordes. «Je pense qu'il y a 30 musiciens. Je ne suis plus sûre. Ou peut-être 32.» Rendu là, deux de plus...

«Il y a des gens qui disent que trop, c'est comme pas assez. Je ne crois pas du tout à cette expression-là!» On est étonné, tiens. Pour enregistrer tout ça, la musicienne s'est installée avec le chef Nicolas Ellis au studio 12 de Radio-Canada, utilisant un des prix encore non réclamés qui venaient avec sa nomination comme Révélation de la société d'État en 2014.

«J'ai toujours été dans cet esprit orchestral, qui va très bien avec ce que je fais. Quand je fais des maquettes, je pense aux arrangements, je les fais déjà avec ma voix. Je fais des contrepoints sans savoir que

«Ma façon d'écrire est très proche de mes sentiments. [...] Je fais ce que je suis.»

Klô Pelgag

c'en est. Et je donne ça à mon frère, qui orchestre ça.»

Mémoire émotive

Quand elle compose, Pelgag fait habituellement évoluer musique et mots en même temps, les deux se nourrissant. Sur *L'étoile thoracique*, elle a couché sur papier «la mémoire émotive de tout ce [qu'elle a] vu dans les trois dernières années».

Ce qui en ressort ne suit pas un fil conducteur clair, quoique quelques titres pivotent autour de la désillusion, de la mort, «du rapport à la fin», précise-t-elle, en ajoutant qu'il est aussi question d'amour.

«Ma façon d'écrire est très proche de mes sentiments, même si je transforme les choses en langage plus poétique que certains, ce qui rend la chose moins concrète à l'écoute. Ça donne plus de place à l'interprétation ensuite. Mais c'est quand même très près de mes sentiments. Je fais ce que je suis.»

Le Devoir

L'ÉTOILE THORACIQUE

Klô Pelgag
Coyote Records

Le cinéma de leurs chansons

On les connaît comédiens, Isabelle Blais et Pierre-Luc Brillant font pourtant de la musique depuis toujours

SYLVAIN CORMIER

Le titre de l'album, *Comme dans un film avec Isabelle Blais et Pierre-Luc Brillant*, suppose d'emblée une distance. Un décalage. Quand on ouvre la pochette, on lit: «Dans le rôle de la fille: Isabelle Blais. Dans le rôle du gars: Pierre-Luc Brillant.» Normal, se dit-on: ce sont des comédiens, on les voit au cinéma, à la télé, au théâtre. En même temps, Isabelle et Pierre-Luc sont un couple dans la vie. Et n'incarnent pas des auteurs-compositeurs-interprètes comme s'ils prenaient la peau de sculpteurs ou de mécaniciens: ils font de la musique depuis l'adolescence, n'ont jamais cessé d'en faire. Elle a été dans Caïman Fu, il a été l'un des Batteux-Slaques.

On est loin de la récréation de comédiens entre deux engagements. «Pas du tout un side project», souligne Isabelle. Pierre-Luc ajoute: «Les projets sont totalement et entièrement parallèles depuis une vingtaine d'années. C'est juste par le salaire qu'on distingue la musique du reste...» Petit rire même pas jaune des tourtereaux: il est vrai que la chanson ne fait pas vivre grand monde ces jours-ci.

Le mélange des deux univers — les chansons originales country-folk, les personnages inventés, les références cinématographiques — tient plutôt de l'occasion saisie. Isabelle raconte: «Dans le projet *Midsummer qu'on a fait ensemble à La Licorne au cours des quatre dernières années, il y avait des chansons. Qu'on a traduites et réarrangées, très folk en partant. On n'avait aucune amplification, aucun micro, rien. Deux voix, deux guitares, c'était pas mal ça.» Pierre-Luc continue: «Quatre ans à chanter, à travailler l'harmonisation, ça nous a fait*



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

D'abord présentées l'été dernier dans le cadre des tournées du ROSEQ, les chansons du couple ont fourni la matière d'un spectacle où il s'agit d'exacerber à souhait sa relation.

un bon fond, un bon bagage. Après ça, pour s'exercer, pour le plaisir aussi, on a travaillé des chansons québécoises un peu oubliées de nos jours, de Jean Lapointe à Oscar Thiffault. De fil en aiguille, on y a greffé nos propres chansons...»

Je est deux autres

C'est devenu un disque: *Comme dans un film avec Isabelle Blais et Pierre-Luc Brillant*. Décalage assumé. Une permission de ne pas être soi-même qui est rare pour des auteurs-compositeurs-interprètes. Même si une Lisa LeBlanc, par exemple, peut très bien et en toute légitimité s'échafauder des fictions de couples en rupture et les chanter au je, le réflexe humain très humain est d'associer la parolière au je de la chanson.

Du couple Blais-Brillant, au contraire, on attend du jeu. C'est l'avantage d'être connu par l'écran ou les planches. «Ce qui est drôle, note Isabelle, c'est qu'il y a des chansons très proches de nous, parmi toutes celles qui sont complètement éloignées...» Au 2^e rang, pour ne nommer que celle-là, mêle

des souvenirs d'enfance de l'un et de l'autre. «C'est un tableau, précise Pierre-Luc. On essaie de dépeindre une vision des choses par rapport à un vécu: une chanson, pour moi — l'art en général —, n'est pas le lieu pour entrer dans le personnel. L'anecdote, c'est inintéressant.» Isabelle renchérit: «L'intérêt, c'est de transcender l'expérience.» Dans la chanson *Au 2^e rang*, justement, c'est le désenchantement, entre les souvenirs et l'épreuve de réalité au présent, qui rend «la chanson universelle, ce vieux terme galvaudé», comme dit Pierre-Luc.

D'abord présentées l'été dernier dans le cadre des tournées du ROSEQ, les chansons du couple ont fourni la matière d'un spectacle où il s'agit d'exacerber à souhait sa relation. De se faire, comme l'annonce le titre de l'album, son cinéma. «Ça nous a aidés à placer les tonnes, et on a trouvé notre ton, constate Isabelle. Nous deux, on aime ça, se pécasser, dans la vie. On s'est dit: pourquoi ne pas se servir de ça? Mais exagéré! On est experts le contraire du couple "cute" sur scène, on se provoque,

on se have... avec amour!»

L'album, en saine liberté country-folk-pop (avec un beau son d'ambiance, gracieuseté de Louis Desparois, perchiste au cinéma), multiplie les points de vue: l'amoureux secret dans *Justine*, «la fille la plus maganée du monde» dans *155 milles*, la fille «sans libido» dans *Je suis belle*, la description un peu trash du milieu artistique dans *La soirée de gala*. Il y a aussi, poussée loin, la métaphore érotique de *Dairy Queen*, ainsi qu'un pastiche de western qui n'est pas moins touchant (la bien nommée *Chanson d'amour*). Isabelle est contente: ils ont tout osé. «Des fois, on se demandait: est-ce qu'on peut dire ça? Ben oui, on peut.» Et Pierre-Luc d'ajouter: «La seule contrainte, finalement, c'était que ça puisse se chanter à deux...»

Le Devoir

COMME DANS UN FILM AVEC ISABELLE BLAIS ET PIERRE-LUC BRILLANT
D'Isabelle Blais et Pierre-Luc Brillant
Virago/AMusic

Au Coup de cœur et aux FrancoFolies

Klô Pelgag présentera ses nouvelles chansons dans le cadre du Coup de cœur francophone le 4 novembre, au Club Soda. «On a vendu tous les billets en moins de deux semaines», dit fièrement la chanteuse. La pianiste, qui sera en tournée au Québec cet hiver, a aussi annoncé une nouvelle date cet été dans le cadre des FrancoFolies de Montréal, le 10 juin. Elle montera cette fois sur la scène du théâtre Maisonneuve de la Place des Arts, avec pas moins de 28 musiciens.

ESPACE GO

Supplémentaires les 6 et 13 novembre à 16 h

UNE FEMME À BERLIN

du 25 octobre au 19 novembre 2016

texte: Marta Hillers
traduction: Françoise Wuilmart

avec: Evelynne de la Chenelière
Louise Laprade, Frédéric Lavallée

Sophie Desmarais
Evelynne Rompré

adaptation: Jean Marc Dalpé
mise en scène: Brigitte Haentjens

une coproduction: ESPACE GO + SIBYLLINES
+ THÉÂTRE FRANÇAIS DU CNA

THÉÂTRE ESPACE GO | BILLETTERIE: 514 845-4890 | ESPACEGO.COM

PARTENAIRE DE SAISON: transat

Bell, Hydro Québec, Conseil des Arts du Québec, Conseil des Arts du Canada, Conseil des Arts de Montréal, Montréal, CALQ, Conseil des arts et des lettres du Québec, Conseil des arts Canada Council for the Arts, Conseil des arts de Montréal, Montréal, Télé-Québec, LE DEVOIR

LA LICORNE

production: LA MANUFACTURE

DU 1^{ER} AU 19 NOVEMBRE

DES PROMESSES, DES PROMESSES

DE DOUGLAS MAXWELL

TRADUCTION MARYSE WARDA MISE EN SCÈNE DENIS BERNARD AVEC MICHELINE BERNARD
ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE DOMINIQUE CARRIER DÉCOR ET COSTUME MARC SENÉCAL
ÉCLAIRAGES CLAUDE COURNOYER MUSIQUE LARSEN LUPIN

4559 PAPINEAU - THEATRELALICORNE.COM - 514 523.2246

CULTURE › MUSIQUE

CLASSIQUE

Pour la gloire de Mozart

Avec son intégrale, Universal fait sa marque dans l'histoire de l'édition phonographique

CHRISTOPHE HUSS

Universal publie, en collaboration avec la Fondation du Mozarteum de Salzbourg, une « nouvelle édition complète » des œuvres de Mozart. Un jalon majeur de l'histoire du disque est paru le vendredi 28 octobre à l'échelle mondiale.

L'objet est une véritable brique: 10 kilos pour 200 CD, plus deux livres, des reproductions à encadrer et le nouveau catalogue Köchel! La Rolls Royce de l'édition phonographique est loin d'être à la portée de toutes les bourses, si bien que l'on peut s'étonner de ne pas avoir vu Universal organiser un système de souscription pour en faciliter l'acquisition.

Le prétexte de cette monumentale parution, sans conteste la plus ambitieuse de l'histoire du disque, est le 225^e anniversaire de la mort de Mozart le 5 décembre.

Une mutation rapide

La première idée qui vient à l'esprit, si on ne l'a pas vu ou examiné, est que ce coffret ne serait guère plus qu'un ravalement de façade de la première intégrale Mozart, celle du bicentenaire, parue sur étiquette Philips en 1991. En réalité, rien n'est plus faux: 70% du contenu est renouvelé! Cette donnée est capitale, car la nouvelle édition (Mozart 225) permet d'appréhender le vent du changement qui a soufflé ces trente dernières années sur l'interprétation de la musique de la période classique.

Parue en 1991, l'ancienne édition Mozart avait un net parfum des années 1960 et 1970. La nouvelle édition (Mozart 225) est résolument actuelle par le choix des interprétations. Pinnock, Brüggner, Gardiner et Hogwood remplacent Neville Marriner en symphonique; Mullova et Carmignola succèdent à Grumiaux dans les concertos pour violon; les concertos pour piano sont joués par les pianofortistes Bilson et Levin, alors qu'Östman, Hogwood, Gardiner, Solti et Abbado sont choi-

sis pour diriger les grands opéras. Immense honneur pour Yannick Nézet-Séguin: son enregistrement de *Don Giovanni* a été choisi dans cette édition de référence.

Vous l'avez compris à travers les exemples qui précèdent: le panachage des interprètes est une nouveauté, alors que l'édition 1991 reprenait telles quelles des intégrales (symphonies, concertos, sérénades) constituées. Universal est allé loin dans la variété, puisant, à travers des licences, dans les catalogues de 18 labels.

Autre nouveauté: Mozart 225 propose plusieurs interprétations (« *Supplementary Performances* ») des grandes œuvres. Si vous n'aimez pas le pianoforte, Uchida, Pires, Brendel Schiff, Ashkenazy et Guilels vous consolent au piano. Il y a même des « *Classic Performances* », avec des enregistrements historiques, tel le 27^e *Concerto pour piano* par Curzon et Britten. Les œuvres qui offrent plusieurs versions sont clairement signalées dans des livrets très bien conçus.

Nourriture de l'esprit

Ce qui est radicalement nouveau, c'est la profondeur de la documentation associée. Deux livres luxueux et reliés (plus de 300 pages en tout) offrent un contexte éditorial d'une haute tenue, sous la houlette de Cliff Eisen, musicologue, professeur au King's College de Londres et spécialiste de Mozart. Nouveauté, car les livres sont unilingues: les 300 pages sont véritablement « utiles », car toutes en français. En conséquence, il y a des éditions anglaises, françaises et allemandes de cette boîte Mozart 225. Assurez-vous d'acquiescer la bonne version! Le premier volume de ces deux ouvrages est consacré à la vie de Mozart, alors que le volume II, véritable compagnon d'écoute, informe intelligemment sur chaque disque.

L'autre outil joint au coffret est le nouveau catalogue Köchel édité par le Mozarteum de Salzbourg, qui lie clairement chaque œuvre au disque qui la renferme. Un outil sur-



Immense honneur pour Yannick Nézet-Séguin (ici en concert à Montréal, sur le mont Royal, avec l'Orchestre métropolitain): son enregistrement de *Don Giovanni* a été choisi dans cette édition de référence.

Internet est nécessaire pour effectuer les quelques conversions (rares et marginales heureusement) entre les anciens et nouveaux numéros. Ainsi, lorsque l'on cherche le

titre « *Canon K. 382c*, dont je

donnerais ici le titre « Laissez-nous être heureux! », l'outil Internet nous permet de trouver sa nouvelle numérotation, K. 231, à chercher dans le catalogue qui nous amène au CD 173, un volet de la rubrique « *Mozart privé* » (heureusement, car rangé à la rubrique « *Mozart public* », on appelait ça une partouze!). Au passage, on s'amusera d'en enten-

dre une version aussi sérieuse! Pour revenir aux choses essentielles, Mozart 225, c'est 4000 plages et 240 heures d'écoute. On y trouve toutes les œuvres de Mozart, même

Inépuisable est sans doute le mot qui vient à l'esprit lorsqu'on évoque ce coffret. La différence par rapport à l'édition 1991 est fondamentale.

givois *Canon K. 382c*, dont je donnerais ici le titre « Laissez-nous être heureux! », l'outil Internet nous permet de trouver sa nouvelle numérotation, K. 231, à chercher dans le catalogue qui nous amène au CD 173, un volet de la rubrique « *Mozart privé* » (heureusement, car rangé à la rubrique « *Mozart public* », on appelait ça une partouze!). Au passage, on s'amusera d'en enten-

dre une version aussi sérieuse! Pour revenir aux choses essentielles, Mozart 225, c'est 4000 plages et 240 heures d'écoute. On y trouve toutes les œuvres de Mozart, même

des arrangements, des œuvres à l'authenticité douteuse (la si belle symphonie *Concertante K. 297b* est ainsi reléguée au CD 199!), des fragments, des cadences, etc.

Les nouveaux enregistrements réalisés spécifiquement pour cette édition sont assez rares (cinq heures). À mes yeux, il y en a trois principaux. D'abord, le premier, par Francesco Piemontesi, de la sonate

Alla turca d'après le manuscrit redécouvert en 2014, avec quelques changements notables dans la finale. L'excellent Piemontesi a été mis à contribution pour graver des fragments et de nouvelles reconstructions (par exemple la *Suite K. 399* dans le CD 10). Un CD complet de l'Accademia Bizantina et Ottavio Dantone rajeunit le

catalogue Universal des lectures de la *Plaisanterie musicale* et d'*Une petite musique de nuit*, où le chef encourage bruyamment ses troupes.

Enfin, plus anecdotiques, des captations des instruments de Mozart, dont un clavicorde, et l'enregistrement de la découverte musicologique la plus récente: un bref air (*K. 477a*) d'un peu plus d'une minute écrit conjointe-

ment avec Salieri. La chose a été découverte en novembre 2015 à Prague et enregistrée, dans un son étrange, en avril 2016 pour figurer ici.

Inépuisable est sans doute le mot qui vient à l'esprit lorsqu'on évoque ce coffret. La différence par rapport à l'édition 1991 est fondamentale. À l'époque, Philips avait simplement publié des disques en coffrets thématiques, avec une petite notice pour chacun. Aujourd'hui, à l'inverse, Universal propose une approche culturelle, historique et intellectuelle du sujet, matérialisée par deux livres illustrés par une bibliothèque sonore complète. C'est, pour les promoteurs de ce projet, l'œuvre d'une vie. Et ils peuvent en être fiers.

Le Devoir

MOZART - THE NEW COMPLETE EDITION
Decca 200 CD 483 0003.
Édition limitée à 15 000 exemplaires.

casteliers PRÉSENTE

WHITE LIKE ME: A Honky Dory Puppet Show

Paul Zaloom (États-Unis)

une codiffusion avec

THÉÂTRE AUX CURIES

3 novembre 20 h
4 novembre 19 h
5 novembre 16 h

Pour adultes, à partir de 16 ans
Billetterie: 514 328-7437
auxcuries.com

NUITS D'AFRIQUE À L'ANNÉE

SOLEDAD BARRIO & NOCHE FLAMENCA

La plus authentique troupe de Flamenco est de retour!
Nouveau spectacle « LA RONDE » (Espagne)

"Aucune autre danseuse n'est aussi fabuleuse que Soledad Barrio"
New York Times

10 musiciens, chanteurs et danseurs sur scène

VENDREDI 25 ET SAMEDI 26 NOVEMBRE À 20H30
DIMANCHE 27 NOVEMBRE À 17H ET À 20H30

le gesu

1200, de Bleury
Rabais étudiant -20%

INFOS ET BILLETTERIE
legesu.com / 514-861-4036
admission.com / 1-855-790-1245
festivalnuitsdafrique.com

SALLE BOURGIE
16 17
La Fondation Arte Musica présente

ISABELLE FAUST, violon
ALEXANDER MELNIKOV, piano
Jeudi 10 novembre - 19h30
BEETHOVEN Sonates n° 1, 2 et 3, op. 12
Sonate n° 9, « À Kreutzer »
Ce duo de renommée internationale interprète Beethoven avec passion et délicatesse. Une soirée d'exception!

BACH SANS FRONTIÈRES
Vendredi 25 novembre - 19h30
LES VIOLONS DU ROY
Mathieu Lussier, chef Mahan Esfahani, clavicépin
J. S. BACH Concerto pour clavicépin n° 1, BWV 1052
GÖRECKI Concerto pour clavicépin
J. S. BACH Suite pour orchestre n° 2, BWV 1067
Mahan Esfahani est un véritable poète du clavicépin.

CHRISTIAN IMMLER, baryton
Mercredi 7 décembre - 19h30
Les chants du cygne
SCHUBERT Schwanengesang (extraits)
FAURE L'horizon chimérique
BRAHMS Vier ernste Gesänge
RAVEL Don Quichotte à Dulcinee
BARBER 3 Songs
Un récital d'une beauté troublante.

Billets et programmation complète
SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTREAL
FONDATION ARTE MUSICA
Présenté par TD

CULTURE SCÈNE

Chercheurs de sensations

Le Nederlands Dans Theater est en ville pour un ambitieux programme triple

MÉLANIE CARPENTIER

Interprètes dans les rangs du Nederlands Dans Theater lors du dernier passage de celui-ci à Montréal, Paul Lightfoot et Sol Leon ont parcouru beaucoup de chemin depuis vingt ans. Répondant à l'invitation de Danse Danse, les deux chorégraphes présenteront deux de leurs créations, ainsi qu'une forme courte signée par la chorégraphe de renommée mondiale Crystal Pite. Cette nouvelle tournée canadienne est l'occasion pour le NDT d'offrir un aperçu de l'excellence et de la diversité des acteurs qui assurent sa postérité et sa prospérité.

Comment expliquer le succès de cette compagnie primée à maintes reprises et qui, jusqu'à ce jour, brille internationalement? Pépinière de nouveaux talents, le NDT a la particularité de développer et de forger l'écriture chorégraphique de ses interprètes auprès de grands noms de la danse. Ohad Naharin, William Forsythe, Nacho Duato, Jiri Kylián sont autant d'auteurs ayant apposé leurs marques au très solide répertoire contemporain de la compagnie.

C'est un héritage inestimable pour le directeur artistique



RAHI REZVANI

In the Event, de Crystal Pite. Invitée à travailler avec le NDT, elle consolide la structure chorégraphique de la compagnie.

Paul Lightfoot. Longtemps chorégraphe résident, celui-ci se dévoue entièrement, depuis près de trente ans, à l'institution néerlandaise. Basé à La Haye, le NDT profite d'un emplacement stratégique au cœur de l'Union européenne. « Je m'estime très chanceux et privilégié de vivre aux Pays-Bas, où on nous donne non seulement du soutien financier, mais aussi une place de choix pour notre travail. Je ne sais pas si ce genre

de compagnie pourrait exister dans beaucoup d'autres pays », se désole le chorégraphe britannique. « La clé de notre recette — si on peut l'appeler ainsi — est la créativité chorégraphique. C'est-à-dire faire en sorte que les artistes puissent user de leur esprit créatif dans la meilleure énergie possible et travailler ensemble à des œuvres communes. »

Il assure que de tout temps l'institution s'est efforcée de refléter des questionnements

sur le monde contemporain en veillant à rester éclectique. « J'ai hérité de cette éthique de travail, je n'ai pas eu à la créer », constate-t-il avec humilité. Avant tout, son devoir est de rassembler des acteurs ouverts à l'altérité. Car, même s'il est important de miser sur la virtuosité et l'excellence physique, plus importantes encore sont la chimie artistique, l'écoute et l'intercompréhension. « Dans le contexte mondial actuel, on a spécialement besoin d'art et de culture pour le bien de nos sociétés. Je pense que rien n'a plus de valeur de nos jours que de réfléchir à un moyen d'expression rassemblant une telle variété de nationalités [actuellement une vingtaine au NDT] pour parler de mêmes sujets, créer et projeter des visions de l'humanité », remarque cet infatigable idéaliste.

Succès planétaire

Une certaine théâtralité apporte texture et profondeur à *Sehnsucht* (2009) et à la plus personnelle *Stop-motion* (2014), créations de Lightfoot et Leon. « *Sehnsucht* est un terme allemand qui — tout comme « saudade » en portugais — peut difficilement se traduire. Littéralement, il signifie « recherche

de sensations ». « Cela évoque à la fois la nostalgie, la mémoire, le manque de quelque chose qu'on possédait et qu'on aimerait retrouver », explique Paul Lightfoot.

Cette idée est d'ailleurs le principal motif de cette création à grand déploiement sur une musique de Beethoven. « Nous voulions faire un hommage au temps où la compagnie dansait souvent en grand groupe, afin de pouvoir retrouver cette sensation de puissance tout en rassemblant ces voix artistiques bien singulières, qui ici ne font qu'une. »

Soucieux de ramener le travail de Crystal Pite sur ses terres d'origine avec *In the Event*, le directeur artistique n'a que de bons mots pour qualifier les projets de la chorégraphe canadienne faisant partie des invités réguliers du NDT. Une artiste en haut des palmarès du monde de la danse à l'international, qui « devrait être une fierté nationale », croit-il fermement. « Depuis six ans, nous avons une relation extraordinaire avec Pite. Son sublime travail consolide la structure chorégraphique de la compagnie. Elle est totalement au sommet de ses capacités et ses créations sont porteuses d'un message clair, universel, transmis

de manière subtile. Sans doute parce qu'elle vient de la Colombie-Britannique, où la nature est une importante part de l'environnement, on retrouve dans son esthétique une forte connexion à la nature, à l'humain et au cosmos. »

Conscient du défi d'éveiller l'intérêt pour la danse dans l'état actuel du monde, Paul Lightfoot reste cependant optimiste quant à un réveil des consciences et au potentiel d'attirer de nouveaux regards sur l'univers du NDT. Lignes centrales de son mandat à la tête de la compagnie, il est question de pousser ses danseurs à leur plein potentiel de créativité, sans manquer de valoriser le travail de toute une équipe de techniciens, de managers et de pédagogues passionnés, rouages de cette grande machine à rêves.

Collaboratrice
Le Devoir

SEHNSUCHT ET STOP-MOTION

De Paul Lightfoot et Sol Leon
IN THE EVENT
De Crystal Pite
Présenté par Danse Danse.
Avec les danseurs du Nederlands Dans Theater. Au théâtre
Maisonnette de la Place
des Arts du 1^{er} au 5 novembre.

Ici et ailleurs

Nos serments de Julie Duclos et Guy Patrick Sainderichin.

Au printemps dernier, le FTA présentait au Théâtre d'Aujourd'hui *Nos serments*, troisième mise en scène de Julie Duclos. Créée au Théâtre de la Colline en 2014, cette pièce de la compagnie L'In-Quarto, ponctuée de scènes filmées en extérieur, s'inspire très librement de *La maman et la putain*, film mythique de Jean Eustache (1973).

Intouchables d'Emmanuel Reichenbach. Avec la collaboration du metteur en scène René Richard Cyr, Emmanuel Reichenbach proposait en mars 2015 au public du Théâtre du Rideau vert une adaptation du film à succès d'Éric Toledano et Olivier Nakache (2011), lequel relatait la véritable histoire d'amitié entre un bourgeois tétraplégique et son aide-soignant issu d'un milieu modeste. Antoine Bertrand et Luc Guérin y reprenaient les rôles créés par Omar Sy et François Cluzet.

The Lion King de Roger Allers et Irene Mecchi. En août 2011, les spectateurs de la Place des Arts ont été éblouis par la splendide adaptation du film d'animation *Le roi lion* de Roger Allers et Minkoff (1994) mise en scène par Julie Taymor. Si cette dernière s'est cassé les dents avec Bono et The Edge en adaptant *Spider-Man*, elle peut se vanter d'avoir séduit le public et la critique avec ce « movical » présenté près de 8000 fois à Broadway depuis 1997.

DÉBARRAS

SUITE DE LA PAGE E 1

même des transferts. Dès lors que les hiérarchies sont moins sensibles, ça devient possible... Vous remarquerez que le théâtre — je ne parle pas de la comédie musicale, un art de grande consommation par essence — n'adapte pas n'importe quoi: Le déclin, Les bons débarras, ce n'est pas La Florida», explique Pierre Barrette, professeur à l'École des médias de l'UQAM.

« Il est amusant de voir que le théâtre a bien profité et continue de profiter du succès de l'adaptation cinématographique de certaines pièces. Pensons simplement à Un tramway nommé Désir de Tennessee Williams: c'est bien sûr le film d'Elia Kazan que nous avons en mémoire (et non la création à la scène, avec le même Mar-

lon Brando), dont les interprétations teintent chacune des productions théâtrales qu'on peut en voir », avance Patricia Belzil de la revue JEU, qui croit que cette tendance d'adapter des films au théâtre demeure relativement rare.

« Dans la mouvance postdramatique à laquelle on assiste au théâtre, où le texte perd son omnipotence, les metteurs en scène — et les auteurs — ont recours à des matériaux textuels variés, privilégiant l'hybridité, la pluri-vocalité: collages, fragments de romans, lettres, témoignages... Dans cet esprit, il peut être intéressant de s'inspirer du scénario d'un film-culte du cinéma québécois, mais en s'interrogeant sur le double passage qu'il subit: d'hier à aujourd'hui et de l'écran à la scène », poursuit Patricia Belzil.

Se battre pour vivre

Sorti en 1979, le film de Mankiewicz, où Charlotte

Laurier et Marie Tifo incarnaient avec brio la petite Manon et sa mère Michelle, a marqué plusieurs générations de cinéphiles. Cela n'a toutefois pas freiné Frédéric Dubois, qui a écrit la pièce en partant d'une version du scénario incluant des scènes ne se trouvant pas dans le film. « La crainte disparaît très vite au moment où on se met à entendre les acteurs dire ces mots-là, la voix des autres disparaît. Cela a été plus long de me décomplexer du film au moment où je me demandais comment expliquer l'intimité sur scène par rapport à la cruauté. »

Le film étant dépourvu de repères temporels, Frédéric Dubois s'est permis de transposer l'action aujourd'hui, sans pour autant jouer avec la langue de Ducharme, se contentant de repenser la structure dramatique afin d'éviter de couper les scènes comme au cinéma. Que veut donc nous dire Manon (Léa Deschamps ou Clara-Eve Desmeules, en alternance), Michelle (Érika Gagnon) et leur entourage près de 40 ans plus tard?

« Ils nous disent qu'on ne peut pas ne pas se soumettre et que c'est tragique, que la vie est plus forte que nous, que la vie nous tue et que, si l'on veut résister, il faut se battre, sinon on meurt. J'ai toujours trouvé que c'était ce que Ducharme nous disait. C'est le discours de Bérénice Einberg [L'avalée des avalées], de Mille Milles et Chateaugué [Le nez qui voque], d'Inès Pérée et Inat Tendu. »

Le metteur en scène poursuit sur cette idée: « Ces personnages continuent aussi de nous dire, et c'est extraordinaire, que la poésie est là, à côté de nous, et que si on abdique, on ne la voit plus. On a besoin de poésie! Manon lit Les hauts de Hurlevent; elle va y chercher tout un vocabulaire, une manière de voir le monde. Les bons débarras est en fait presque un calque du roman d'Emily Brontë. Ce que cela nous dit, c'est que, s'il n'y a pas d'équilibre entre le quotidien et le sublime, on meurt. »

Collaboratrice
Le Devoir

chantier
de couleurs

Vernissage **Exposition**
Jeudi - 18h 27.10.16
27.10.16 - 06.11.16

Suzelle Levasseur



Isabelle Leduc

Dominik Sokolowski

Martin Müller-Reinhart

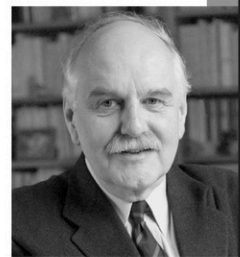
salon b
ESPACE CULTURELUNE DIVISION DE
ALFRED DALLAIRE | MEMORIA4231 b
St-Laurent
salonb.caORCHESTRE
MÉTROPOLITAIN
YANNICK NEZET-SEGUINDesjardins
PARTENAIRE PRINCIPALMendelssohn :
Les couleurs
du romantismeOUVERTURE « LA BELLE MÉLUSINE »
CONCERTO POUR VIOLON N° 2
SYMPHONIE N° 3 « ÉCOSSAISE »Billets
à partir de
28\$*VENDREDI 4 NOVEMBRE, 19 H 30
MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉALKensho Watanabe, chef
Yukari Cousineau, violon

* Taxes et frais de service en sus.

placedesarts.com



La Fondation Arte Musica présente

LES CONFÉRENCES
ARTE MUSICA16
17 À l'auditorium
Maxwell-CummingsLes cantates de Bach
et la piété religieuseMardi 1^{er} novembre - 17 h 30Par GEORGES LEROUX,
professeur émérite de philosophieMusique pour quelques
tableaux de la collection
Hornstein

Samedi 19 novembre - 14h

Par FRANÇOIS FILIATRAULT,
spécialiste en musiques anciennes

Bach en son temps

Mardi 29 novembre - 17 h 30

Par GILLES CANTAGREL,
musicologue spécialiste de J. S. BachVIP du MBAM - entrée libre
Grand public - 10 \$ (t.c.)
34 ans et moins - 5 \$ (t.c.)

Billets et programmation complète

SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

MUSÉE DES
BEAUX-ARTS
MONTRÉAL

FONDATION ARTE MUSICA

Présenté par

TD

CULTURE > SCÈNE



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le chorégraphe Pierre-Paul Savoie et le chanteur Alexandre Désilets, qui prête sa voix à *L'école buissonnière*.

Chorégraphies d'enfants

Pierre-Paul Savoie rend hommage à l'enfance en revisitant Prévert

MARIE FRADETTE

Le lien entre Pierre-Paul Savoie et Prévert remonte à l'adolescence, moment où le chorégraphe découvre cette voie singulière et se sent interpellé par le ton irrévérencieux et surtout le parti pris du poète pour l'enfance « *qui ne fait pas dans le joli, ni dans le Walt Disney* », se plaît-il à souligner. Ce dimanche, sur les planches de la Tohu, prendra forme une nouvelle création inspirée du poète où danse, musique et chants s'unissent pour rendre hommage à l'enfance.

Pour créer *L'école buissonnière*, produit conjointement par PPS Danse et l'école DansEncorps, Pierre-Paul Savoie a puisé dans les textes issus des recueils *Paroles* et *Histoires*, dans lesquels il a vu un fil rouge pour parler de l'apprentissage scolaire. « *L'épisode de la vie de Prévert où il était malheureux dans une classe m'a servi. Son imaginaire était beaucoup plus tourné vers l'extérieur de la classe que vers l'intérieur. Le côté rêveur prenait le dessus. C'est ce qui m'a intéressé.* »

Puiser dans les textes du poète, se servir de cette matière pour s'adresser à des enfants qui réussissent moins bien les matières scolaires mais qui se révèlent ailleurs que dans une classe, par la création, a servi de base au travail du metteur en scène. « *Il y a tellement d'autres systèmes dans lesquels l'enfant peut apprendre, se révéler. J'ai appelé le spectacle L'école buissonnière parce que tout ce qui se passe en dehors de la classe est pour moi tout aussi valable que ce qui se passe à l'intérieur. Toutes les façons d'apprendre sont bonnes. Mon scénario, je l'ai d'ailleurs construit dans deux lieux principaux, la classe et la cour d'école.* »

Jouer, c'est apprendre

Le jeu entre ces lieux chargés de socialisation se manifestera dans une scénographie mouvementée, portée par quatre personnages représentant chacun un archétype d'enfant. Cette mise en scène alliant jeux de corde, de ballon, danse et chant — interprétée par Alexandre Désilets et Amylie et mise en musique par Benoît Côté — lui a été inspirée des enfants eux-mêmes.

C'est en les observant, en allant à leur rencontre dans les classes, que Pierre-Paul Savoie puise une grande partie de ses idées. « *Dans une cour d'école, la cloche sonne et les enfants se garrochent dehors. L'énergie qui est contenue éclate tout d'un coup. Les enfants courent dans toutes les directions, c'est vraiment une chorégraphie extraordinaire. Tous les paramètres de la danse sont là, le jeu, l'espace, le rythme.* »

L'école buissonnière, c'est la mise en scène du conformisme de l'apprentissage versus la liberté qu'on peut retrouver dans une cour d'école. Pour Savoie, le jeu demeure un des

« Dans une cour d'école, la cloche sonne et les enfants se garrochent dehors. [...] c'est vraiment une chorégraphie extraordinaire. Tous les paramètres de la danse sont là, le jeu, l'espace, le rythme. »

Pierre-Paul Savoie

moyens d'apprentissage les plus forts. « *C'est quelque chose de très naturel qui sera présenté sur scène : l'enfant dans sa nature profonde, authentique. C'est eux, c'est leur portrait, un portrait de leur condition d'élèves dans le système scolaire actuel.* »

Culture chorégraphique

En parallèle avec cette création, Pierre-Paul Savoie s'immerge dans le monde des enfants, va à leur rencontre et organise des activités culturelles liées à la danse : « *On vit un processus avec eux. On leur parle d'adaptation d'une œuvre à la scène, des métiers qui sont impliqués dans un spectacle de danse, on les initie à l'apprentissage du vocabulaire chorégraphique. Il y a aussi un atelier sur la musique. Ils sont en contact direct avec l'œuvre et développent une sensibilité pour l'art contemporain.* »

Le plaisir palpable qu'éprouve Savoie à créer des pièces pour les enfants se double d'une volonté plus que sentie de les initier à l'art de la danse contemporaine, de développer une génération cultivée en la matière. « *Il faut le faire, ce travail-là. Mon engagement, il est là : contribuer à développer une culture chorégraphique au Québec. Je suis un défricheur et je l'assume. Je suis à l'aise avec cette fonction-là. Il faut continuer à travailler.* »

Collaboratrice Le Devoir

L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE
Collage, chorégraphie et mise en scène : Pierre-Paul Savoie. Textes : Jacques Prévert. Interprètes : Mathilde Addy-Laird, Chantal Baudoin, Dany Desjardins, Amélie Rajotte. Musique : Benoît Côté. Voix : Alexandre Désilets et Amylie. Conseillère à la dramaturgie : Lise Vaillancourt. Public cible : 4-10 ans.

Deux naïfs chez les djihadistes

Gaquère, Kemeid et Soleymanlou entendent résister à la peur par le rire

MARIE LABRECQUE

Hommes de théâtre polyvalents, talentueux et très actifs, Geoffrey Gaquère, Olivier Kemeid et Mani Soleymanlou croient à la nécessité de mettre sur scène le monde d'aujourd'hui. En 2011, quand les deux premiers ont créé *Lettres arabes*, ils ont plongé Mouloud et Rachid, leurs bouffons héros, dans un Québec empêtré dans le débat sur les accommodements raisonnables. Depuis, les peurs d'Hérouxville semblent avoir envahi tout l'Occident. Et voyant le « repli identitaire » se généraliser dans le monde, le troisième a pressé les autres de reprendre leurs personnages.

Devenue une aventure à trois, *Lettres arabes 2* s'attaque aux stéréotypes par l'humour, vise à souligner l'absurdité de certains discours et tire sur tous les extrémismes, disent-ils. On rit de ce qui nous fait peur afin de désamorcer les tensions entourant ce qui est arabe ou musulman. « *Mais le contexte a changé par rapport au premier spectacle, note Olivier Kemeid. On est dans des zones théâtralement super-intéressantes : jusqu'où peut-on aller avec le rire ? On a des débats très intéressants en salle de répétition. C'était plus facile de se moquer d'Hérouxville, c'était cocasse.* »

Après l'attentat au Bataclan, la guerre en Syrie, les réfugiés... il y a une gravité, poursuit-il. « *Mais peut-être faut-il d'autant plus ramener l'humanité par un rire inclusif. Un rire de résistance plutôt que de mépris. Même quand on attaque un radicalisme de pensée, on utilise les armes de la comédie. Ce qui a toujours été une veine féconde au théâtre. On ne se prend pas pour Molière, mais on est en train de dépasser aussi des préjugés ridicules, des Tartuffe, qui sont aujourd'hui chroniqueurs dans les médias...* »

Car le radicalisme idéologique des uns nourrit un autre extrémisme, constate Geoffrey Gaquère. « *Sous des dehors de "on dit ce qu'on pense", il se dit vraiment tout et n'importe quoi. Ça alimente un terreau aussi dangereux, celui de la peur de l'autre.* » Alors que notre distance vis-à-vis des problèmes que vit l'Europe pourrait nous donner un certain recul, le comédien originaire de Belgique dénonce notre incapacité « *d'apprendre de ce qui se passe ailleurs. Au lieu de calmer cette espèce d'islamophobie ici, on jette de l'huile sur le feu, parce que ça devient un show, et c'est ce qu'on entend le plus étant donné la société du spectacle dans laquelle on vit. Je trouve qu'il y a une responsabilité, médiatique et politique aussi, de calmer le jeu.* »

Mais le discours stigmatisant « une religion, une race, l'Autre » n'est plus seulement l'apanage des Trump ou de certains animateurs de « radiopoubelle », « *tant ces thèmes sont devenus confus* », ajoute Mani Soleymanlou. « *Il y a comme une démocratisation de la peur, de la haine.* »

Le choix des mots

Pièce montée à chaud, où l'actualité — par exemple la campagne à la chefferie du Parti québécois — s'immisce parfois dans la création, *Lettres arabes 2* prend forme en salle de répétition, à coups de discussions puis d'improvisations. Avec un synopsis sur le mode du *La vie est belle* de Roberto Benigni. Pensant profiter de vacances dans un « tout-compris », Rachid et Mouloud se ramassent plutôt dans un camp d'entraînement djihadiste afghan, en train de préparer un attentat à Montréal. Mais sans jamais soupçonner la vraie nature de ce qu'ils font...

La naïveté de ce duo clownesque, qui s'exprime dans une langue de banlieue française inventée, leur permet d'aller assez loin, espèrent les créateurs. Reste qu'ils sont conscients de l'audace du sujet. Et de la nécessité de la délicatesse dans l'évocation.

Peut-on rire de tout? Le nouveau directeur du Quat'Sous rappelle la citation de l'humoriste Pierre Desproges : « *On peut rire de tout, mais pas avec tout le monde.* » « *Pour moi,*



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Les hommes de théâtre Olivier Kemeid, Mani Soleymanlou et Geoffrey Gaquère

quand les bases sont claires et que le spectateur sait exactement où l'on se situe, que c'est du second degré, tout est permis. Nous, on tente de jeter des bases avec nos personnages dès le début du spectacle, pour que le degré de bouffonnerie soit assez clair.

Ce sujet très sensible les a néanmoins amenés à se poser beaucoup de questions — davantage que lors de la première mouture. Des discussions triangulaires qui ont dû être animées, à en juger par celles qui se poursuivent durant notre rencontre. Ainsi, ce débat autour du degré de « choix d'autocensure ». Un processus propre à tout acte de création, argumente Kemeid. « *Je ne me rappelle pas la dernière fois où, dans une salle de répétition, il y avait un tel stress de nommer certaines*

choses, rétorque Mani Soleymanlou. *On fait une pièce sur l'intégrisme, la peur et la haine, et on débat durant trois heures sur l'emploi du mot Allah...* »

Le choix des mots est important aussi à cause de l'impact potentiel de ce récit, ajoute Geoffrey Gaquère. Le directeur de l'Espace libre se réjouit de l'intérêt que la pièce suscite chez les jeunes. « *Lorsqu'on a mis le spectacle à l'affiche, les premiers qui ont acheté des billets, ce sont 850 étudiants, provenant entre autres du collège Maisonneuve. Est-on capables de rire ensemble pour dédramatiser tout ce bazar et permettre d'éviter peut-être qu'il y en ait une couple qui s'en aillent [en Syrie] ?* »

En plus de réunir les gens, la force du théâtre consiste à apporter une compréhension

plus profonde de l'être humain, rappelle Olivier Kemeid. En échappant aux réponses toutes faites et en évitant de croire qu'on a tout compris sur les problèmes. « *Le théâtre, parce qu'on doit jouer ces personnages, nous force d'abord à admettre qu'il n'y a aucune réponse claire, que c'est beaucoup plus trouble.* » Et tant pis pour les démagogues de tous poils.

Collaboratrice Le Devoir

LES LETTRES ARABES 2

Texte, mise en scène et interprétation : Geoffrey Gaquère, Olivier Kemeid, Mani Soleymanlou. Production : Trois Tristes Tigres, Théâtre Debout et Orange noyée. À l'Espace libre du 3 au 19 novembre.

CULTURE › DE VISU

Voler de ses propres ailes

La marginalité est au cœur du travail photographique de Matthieu Brouillard

Vue de l'exposition *L'essor*, de Matthieu Brouillard

PHOTOS HUBERT GAUDREAU

L'ESSOR

De Matthieu Brouillard
MARGES
 De Jérémie Lenoir
 VU, 523, rue de Saint-Vallier
 Est (Québec),
 jusqu'au 20 novembre.

JÉRÔME DELGADO

Le corps frêle, d'âge mûr et sans le sou, Christian poursuit néanmoins un rêve casse-cou et presque enfantin pour sa condition : voler. Il y réussira, du haut des Alpes, plantant seul sur son parapente. Christian ? C'est l'homme au cœur des plus récentes images (photo et vidéo) de Matthieu Brouillard.

L'ensemble intitulé *L'essor* est propre à la signature Brouillard, un œil dans le documentaire social, un autre dans la mise en scène étudiée, presque maniérée. Cette série présentée au centre VU de Québec jette autant un regard distant sur le personnage, un genre d'Icare du XXI^e siècle, qu'elle participe à la construction de son rêve.

Actif depuis 2003, Matthieu Brouillard fait partie d'une branche de la photographie où la subjectivité est pleinement

assumée. Du fait qu'il a souvent dirigé sa caméra vers la marginalité ou même l'étranger, il a été comparé à Donigan Cumming, avec qui d'ailleurs il a signé le livre photographique *Coming through the Fog* (2012, éditions Sagamie). Leur exotisme va au-delà de celui de Diane Arbus, du fait que, pour eux, la caméra semble être un agent actif, pas juste un capteur d'images.

Dans *L'essor*, la proximité du photographe avec son sujet se ressent d'une image à l'autre. Christian, il était déjà dans des photographies de Brouillard en 2007, comme figurant dans des projets plus proches de la fiction et inspirés par la peinture classique. Cette fois, il s'est confié entièrement, dans toute sa réalité. Il apparaît dans son monde, tel qu'il est : un être marginal par sa condition sociale et par ses particularités physiques, lui dont l'albinisme avancé rend ses yeux très sensibles à la lumière.

En couleurs

L'intérêt pour des corps significatifs et des visages expressifs de Brouillard l'incite à jouer avec eux, à la manière des poses que les modèles

Vue de l'exposition *Marge*, de Jérémie Lenoir

d'autrefois prenaient pour les causes de la peinture. L'humain est sa matière première, lui qui a déjà parlé du corps comme « du fragment de matière et d'espace où [il] loge, avec lequel [il se] déplace, par lequel [il se] présente à autrui ».

Comme un livre ouvert, sectionné par chapitre (ou par mur), les photos montrent différents aspects de la vie de Christian, différents fragments de sa réalité. Ses mains usées ici, sa tête albinos là. On le voit sérieux, penché sur les préparatifs, ou encore fantaisiste, prêt à s'envoler, debout tout nu sur une caisse. Dans la vidéo, qui serait une version réduite d'un long métrage documentaire à venir, on suit le personnage jusqu'aux Alpes, où il s'élanche, muni d'une caméra sur son casque pour faire le plein de sensations.

Sauf erreur, *L'essor* est le premier projet en couleurs du photographe. Il a délaissé le noir et blanc qui accompagnait les lieux sordides au cœur de ses images pour un contenu moins sombre, presque plein d'espoir. Voir son personnage démêler des fils de couleur, c'est un peu ce que l'artiste a aussi fait : se pencher sur son sujet pour le comprendre de l'intérieur et réussir ce qui a été planifié.

Matthieu Brouillard semble s'être intéressé à Christian pour le potentiel métaphorique qu'il possède en lui. Faire du parapente, pour cet homme dans la soixantaine, c'est voler de ses propres ailes, en dépit de toutes les embûches sociales et physiques qu'il aura affrontées au cours de sa vie. On peut être pauvre et handicapé et néanmoins concrétiser ses rêves.

Dans sa deuxième salle, VU présente les photos d'un autre artiste, Jérémie Lenoir. Ses vues à vol d'oiseau de sites industriels complètent, quelque part, ce que Christian pourrait voir de son parapente. Très formaliste, presque à plat, la série *Marges* transforme le réel rebutant (des usines et leur potentiel polluant) en de magnifiques abstractions, dont le référent devient un pur objet pictural. Si cela pouvait ne pas être une illusion...

Collaborateur
 Le Devoir

Musée des beaux-arts du Canada
 National Gallery of Canada

L'INSTITUT CANADIEN DE LA PHOTOGRAPHIE

Un centre d'excellence de renommée mondiale

Le nouvel Institut canadien de la photographie (ICP) est un centre de recherche multidisciplinaire de niveau international consacré à l'histoire, l'évolution et l'avenir de la photographie.

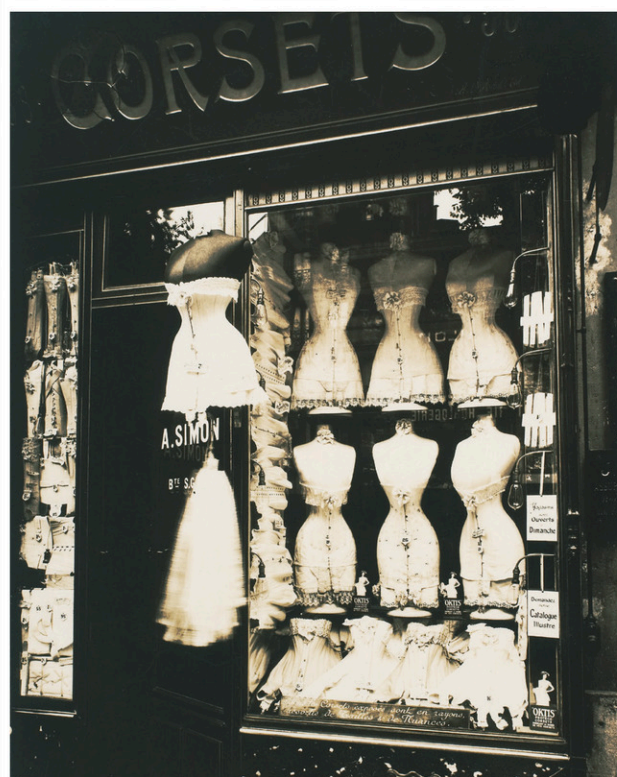
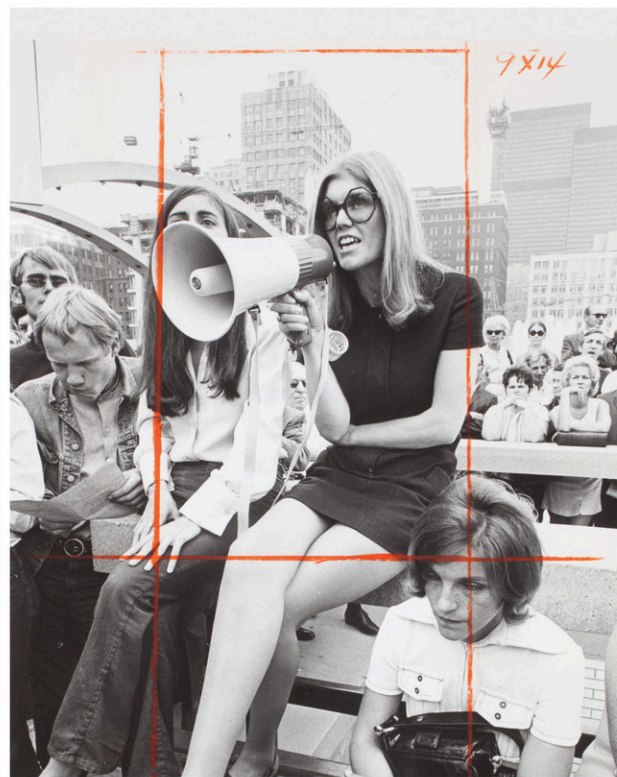
PARTENAIRE FONDATEUR DE L'INSTITUT CANADIEN DE LA PHOTOGRAPHIE

AVEC L'APPUI DE LA

Banque Scotia MD

FONDATION DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA
 NATIONAL GALLERY OF CANADA FOUNDATION

IMAGES
 À GAUCHE : Josef Sudek, Quatre saisons : l'hiver, de la série *La fenêtre de mon atelier* (détail), v. 1940-1954, MBAC, Ottawa. Don anonyme, 2010.
 © Succession de Josef Sudek. EN HAUT À DROITE : Dennis Robinson, *Manifestation au Nathan Phillips Square, Toronto* (détail), v. 1970.
 Archives du journal *The Globe and Mail*. EN BAS À DROITE : Eugène Atget, *Boulevard de Strasbourg* (détail), 1912, tirée v. 1935, MBAC, Ottawa.
 Don de Dorothy Meigs Eidlitz, 1968, Photos : MBAC



L'ICP est fier de présenter
 trois expositions inaugurales :

Josef Sudek. Le monde à ma fenêtre
 28 OCT 2016 – 26 FEV 2017

Organisée par l'Institut canadien de la photographie
 du Musée des beaux-arts du Canada

Légende. Les archives photographiques du *Globe and Mail*
 28 OCT 2016 – 12 FEV 2017

Organisée par l'Institut canadien de la photographie
 du Musée des beaux-arts du Canada, le *Globe and Mail* et Archive of Modern Conflict

PhotoLab 1

Organisée par l'Institut canadien de la photographie
 du Musée des beaux-arts du Canada



Musée des beaux-arts du Canada

National Gallery of Canada

Canada

GALERIE D'ART
Stewart Hall
 ART GALLERY

Centre culturel de Pointe-Claire, Stewart Hall
 176, ch. du Bord-du-Lac – Lakeshore

**29 octobre au
 27 novembre 2016**

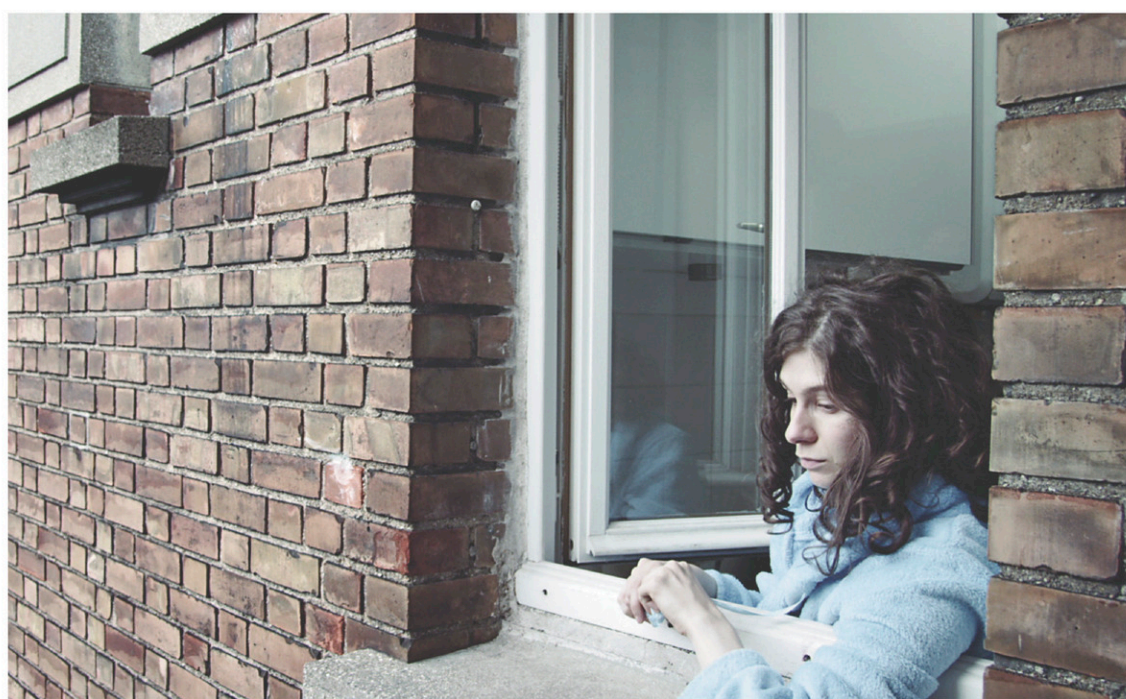
**LA COLLECTION 2017
 DE L'ARTOTHEQUE**
 Dessins + Peintures
 + Photographies
 + Estampes + Techniques mixtes

VERNISSAGE:
 Dimanche 30 octobre, 14 h

DÉMYSTIFIER L'ART
 Mercredi 9 novembre, 10 h
**ARTISTES DE
 L'ARTOTHEQUE**
 (bilingue)

Entrée libre
INFO : 514 630-1254
 www.pointe-claire.ca

CULTURE › CINÉMA



K-FILMS AMÉRIQUE

Si Solange dérange tant, c'est qu'elle nous tend un miroir de nos propres imperfections.

Ina Mihalache sort de sa bulle

La poétubeuse, alias Solange, renaît au grand écran

MANON DUMAIS

Jeune Parisienne au phrasé rappelant celui d'une héroïne truffaldienne, Solange est apparue sur YouTube en novembre 2011. Face à la caméra, elle livre ses angoisses et ses questions existentielles dans le confort de son appartement. Succès viral en France, les capsules *Solange se parle* polarisent: les uns lui suggèrent de se suicider; les autres en redemandent.

Au Québec, on la découvre grâce à une capsule sur notre parole. Derrière Solange se cache l'artiste Ina Mihalache, née à Montréal d'une mère québécoise et d'un père roumain. Encore là, elle divise l'opinion: les uns lui reprochent de masquer son accent d'origine; les autres raffolent de son coquet masque linguistique.

Si Solange dérange tant, c'est qu'elle nous tend un miroir de nos propres imperfections. Et si on l'aime tant, c'est que sa douce délinquance est une bouffée de fraîcheur dans notre société de performance. «*Ma démarche, c'est le réconfort*, admet Ina Mihalache. *Les artistes qui m'ont vraiment touchée, comme Sophie Calle ou Miranda July, sont des gens qui assument le fait de ne pas savoir. C'est relativement rare, surtout avec les réseaux sociaux où c'est commun de dire qu'on va bien, qu'on a des amis, un travail. Avouer l'inavouable, c'est quelque chose qui décomplexe.*»

Solange au ciné

Après avoir promené Solange à la radio et publié un livre plus tôt cette année, Ina Mihalache a voulu explorer un nouveau média. À quoi bon avoir tourné un film ayant fait 5000 entrées en France lorsqu'une capsule récolte 130 000 clics en une matinée? Tout simplement pour se prouver qu'elle en était capable et de montrer à l'industrie que YouTube n'est pas qu'un lieu de divertissement bas de gamme.

La voilà donc qui raconte dans *Solange et les*

vivants la genèse de son alter ego: «*C'est le premier long métrage qui raconte la naissance d'une youtubeuse. Ça me tenait à cœur, car c'était un vrai délice dans ma vie créative.*»

À l'instar des capsules *Solange se parle*, le film est construit à partir d'improvisation. Habitue à travailler seule, éternelle insatisfaite, n'aimant pas le conflit, Ina Mihalache a dû apprivoiser le travail d'équipe. Heureusement que sur le plateau se trouvaient des gens qu'elle aime et connaît bien, comme ses parents, le rédacteur en chef des *Inrocks*, Pierre Siankowski, et Les Trois Accords.

«*J'avais envie de cinéma avant de naître sur YouTube, mais j'ai souffert de travailler en équipe parce que je suis solitaire et que j'ai du mal à expliquer ce que je fais avant de le faire. Quand on travaille avec des techniciens et qu'on a l'ambition de faire un objet formellement abouti, il faut communiquer un minimum ses envies, ses désirs, même quand on n'en a pas trop... Donc, j'ai pleuré dans les toilettes*», confie-t-elle en éclatant d'un rire timide.

Comparant son approche à celle d'un sculpteur façonnant la glaise, Ina Mihalache confesse qu'elle déstabilise ses partenaires de travail par son manque d'assurance et que l'inquiétude des autres la fait souffrir. «*Cela crée des malaises qui participent à la magie du film, qui parle du malaise. C'est une mise en abyme car, comme Solange, confrontée à la réalité du groupe dans le film, j'ai dû m'obliger à la collectivité. J'aime travailler en chimie avec des ingrédients en direct devant la caméra, avec un filet d'information, de décor, d'action. Ensuite, je laisse chaque séquence m'emmener là où ce n'est pas prévu, et c'est là que je trouve la satisfaction.*»

Le Devoir

Solange et les vivants prend l'affiche le 4 novembre.

Un héros bien tranquille

La malédiction du cinéma autour de l'œuvre de l'écrivain Philip Roth se poursuit, hélas

AMERICAN PASTORAL

★ ★ 1/2
Drame d'Ewan McGregor.
Avec Ewan McGregor, Jennifer Connelly, Dakota Fanning, David Strathairn. États-Unis, 2016, 108 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

American Pastoral illustre à merveille l'expression familière «*Avoir les yeux plus grands que la panse*». Elle nous habite souvent devant ce premier effort derrière la caméra de l'acteur Ewan McGregor, lui dont la feuille de route a de quoi faire baver d'envie (si, bien sûr, on exclut sa parenthèse *Star Wars* des années 2000). Adapter Philip Roth au cinéma, pour les plus grands réalisateurs comme les apprentis, s'est presque toujours révélé une expérience à la fois hasardeuse et décevante (*Elegy*, *The Human Stain*).

L'écrivain de la conscience tourmentée de l'Amérique se prête mal aux contraintes du grand écran, et la vedette d'origine écossaise croyait sans doute pouvoir rompre avec cette malédiction. Ce n'était pourtant pas faute d'avoir entre les mains un sujet absolument fascinant, soit la décomposition progressive du rêve américain devant la trahison des élites politiques et la révolte d'une jeunesse fiévreuse devant les horreurs de la ségrégation raciale, celles de la guerre du Vietnam et, disons-le, un mode de vie qui pour eux suintait l'ennui.

Cette indignation permanente, un homme tel que Seymour «*Swede*» Levov



FILMS SÉVILLE

Merry (Dakota Fanning), affligée d'un trouble de bégaiement, va exprimer son ras-le-bol avec violence, réduisant en miettes le bureau de poste de sa ville.

(McGregor, qui aurait dû se contenter de diriger les autres) ne peut la comprendre. Industriel prospère d'origine juive marié à une ancienne, et toujours splendide, Miss New Jersey, Dawn (Jennifer Connelly), cet ex-champion de football de son école est convaincu que les années 1950 vont durer toujours, même s'il tente d'élever sa fille Merry (Dakota Fanning) d'une manière plus libérale. Celle-ci, affligée d'un trouble de bégaiement, va exprimer son ras-le-bol avec violence, réduisant en miettes le bureau de poste de sa ville, brisant l'idéalisme d'un couple qui ne se reconstruit plus dans sa progéniture.

Lorsqu'elle disparaît dans la nature, commence alors pour Seymour une quête désespérée afin de la retrouver.

Des années plus tard, un ancien camarade de classe de l'idole déchu (David Strathairn, l'alter ego, et quasi-jeune, de l'écrivain) découvre cette histoire et en devient le narrateur, une stratégie assez convenue et somme toute cohérente avec ce drame lui aussi figé dans une esthétique passéiste. Si McGregor sait recréer le caractère prospère et propre de ce monde sur le point de s'effondrer, jamais il ne réussit à y insuffler panique et chaos, et les images d'archives ne peuvent suppléer ce manque. La course éfrénée de son héros bien tranquille n'apparaît éprouvante que pour lui-même.

Avec ce choix de rester cantonné à ce couple en plein désarroi plutôt que d'illustrer les bravades de leur fille rebelle qui n'existe que dans le regard de son père, l'acteur-réalisateur réduit souvent l'affaire à un drame bourgeois et bavard, posant tout de même quelques bonnes questions sur les vertiges des fossés générationnels. Les parents des jeunes militants du temps du FLQ ou plus récemment du printemps érable vont sans doute se reconnaître. Quant aux autres, ils feront ce qu'il y a de mieux: retourner à l'œuvre de Philip Roth, que l'on peut soupçonner d'éprouver un brin de vanité à l'idée de se savoir presque inadaptable...

Collaborateur
Le Devoir

Bouleversante Marguerite!

Xavier Giannoli signe un grand film populaire français

MARGUERITE

★★★★ 1/2
Drame de Xavier Giannoli.
Avec Catherine Frot, André Marcon, Michel Fau. France, 2016, 129 minutes.

ODILE TREMBLAY

Après le biopic de Stephen Frears (mais tourné avant lui), ce film s'inspire plus habilement de la vie de la cantatrice et mécène milliardaire new-yorkaise Florence Foster Jenkins, dont la voix de crécelle et l'amour de la musique sont passés à la petite histoire. *Marguerite* repose d'abord sur l'extraordinaire prestation de Catherine Frot, couronnée d'un César d'interprétation pour un rôle qui s'impose comme le meilleur de sa vie.

À ce personnage à cheval sur les frontières de la folie, l'actrice de *Sœurs fâchées* et *Odette Toulemonde* offre une humanité, une émotion transcendante, une profondeur qui extirpent cette héroïne passionnée, malheureuse et aveuglée des rets du ridicule, quand tout était là pour l'y enliser.

Si ce film, transposé dans le Paris des années 1920, apparaît bien meilleur que celui de Frears, c'est sans doute pour avoir pris justement des libertés par rapport à son sujet. Dans sa rondeur, sa souplesse, ses bons dosages de ton, *Marguerite* s'impose comme une grande production populaire française.

Giannoli, cinéaste de *Quand j'étais chanteur* et *D'A l'origine*, moins inspiré dans le plus récent *Superstar*, retrouve ici la grande forme, mettant une fois de plus en scène des héros en porte-à-faux avec le monde. Il le fait à travers une œuvre ample et classique qui respire, à l'écoute des personnages et de l'émotion qui monte.



FILMS SÉVILLE

Catherine Frot s'impose dans un rôle qui est celui de sa vie.

Ça se joue entre la tragédie du destin de cette femme et la comédie liée aux effets de contraste du montage, à des scènes de Grand-Guignol — la prestation de Marguerite dans un café-concert anarchiste — et à plusieurs figures secondaires au mystère préservé, dont Michel Fau, désopilant de snobisme, mis en boîte en professeur de chant. La comédie est indissociable également du thème lui-même: entendre chanter faux des airs exigeants comme celui de *La reine de la nuit* par une femme au sourire et aux yeux candides suscite en soi l'hilarité, mais le sentier du rire bifurque. *Marguerite* devient surtout une histoire d'amour malheureux qui dérape pour un mari déguisé en courant d'air.

Rendre attachant ce personnage de châtelaine à la voix horrible qui s'obstine à chanter, devant un cercle d'aristocrates muets par intérêt, puis à l'Opéra de Paris, n'était pas un mince défi, remporté par Catherine Frot avec un brio exceptionnel. Mais elle est aussi bien accompagnée. André Marcon dans la peau du mari faible, exaspéré, profiteur, bouleversé quand même par cette épouse qui lui fait honte, lui offre la réplique à pleine hauteur.

Des personnages colorés et individualisés, comme la femme à barbe, le poète anarchiste, le fidèle et machiavélique serviteur noir (imperturbable Denis Mpunga), le journaliste faussement cynique, la jeune chanteuse idéaliste (Christa Théret), s'insèrent avec bonheur dans une œuvre mosaïque qui roule sans temps morts.

Les somptueux décors et costumes des années 1920, à la recherche desquels l'équipe artistique s'est plongée avec délectation — d'autant plus qu'ils ont beaucoup tourné à Prague, aux décors intérieurs si bien conservés —, insufflent ce vent de folie des premiers assauts de la modernité, sur fond de dadaïsme, de libération des femmes, des débuts de l'explosion des classes sociales si vivaces en France. *Marguerite* célèbre également l'art, dans ses grandeurs et ses misères, ses créations en tâtonnements, la chute de ses masques, le culte inconditionnel que Marguerite lui voue.

Bref, s'il n'y avait qu'un seul film français à courir voir au cinéma cet automne, ce serait ce touchant et fertile *Marguerite*, susceptible de séduire chez nous un très large public.

Le Devoir

LA COMÉDIE FRANÇAISE DE L'HEURE! DÉJÀ PLUS DE 2.5 MILLIONS D'ENTRÉES EN FRANCE!

PAR LES PRODUCTEURS DE « LA FAMILLE BÉLIER »

★★★★★
« MAGNIFIQUEMENT RÉUSSI... »
SÉQUENCES - ÉLIE CASTIEL

« INDICE DE BONHEUR OPTIMAL! »
98,5 FM - ÉMILIE PERRAULT

« UNE COMÉDIE QUI FAIT MOUCHE »
LE JOURNAL DE MONTRÉAL - MAXIME DEMERS

★★★★★
FEMME ACTUELLE

★★★★★
« COMÉDIE TORDANTE »
20 MINUTES

L'électricité.
Le chauffage.
Les transports.
Le coiffeur.

QUAND ON AIME,
ON NE COMPTE PAS.
SAUF...

Les pourboires.
Les cadeaux.
Le dentifrice.

Les vêtements.
Les restaurants
L'eau.

Les courses.
Le papier toilette.
Le téléphone.
Les préservatifs.

JERICHO PRÉSENTE

DANY BOON
RADIN!

UN FILM DE
FRED CAVAYÉ

LAURENCE ARNÉ NOÉMIE SCHMIDT PATRICK RIDREMONT

LES PRODUCTEURS: JERICHO FILMS PRODUCTION MARS FILMS AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ - CINE+ - TF1
DISTRIBUTION: AZ FILMS
CINÉMA QUARTIER LATIN (2016, Séances de 11h-13h)
CINÉMA ST-EUSTACHE (2016, Séances de 11h-13h)
CINÉMA LE CLAP (2016, Séances de 11h-13h)
CINÉMA CHICOUTIMI (2016, Séances de 11h-13h)
CINÉMA JOLIETTE (2016, Séances de 11h-13h)
CINÉMA JACQUES CARTIER 14 (2016, Séances de 11h-13h)
CINÉMA PONT-MAU 16 (2016, Séances de 11h-13h)
CINÉMA LEVIS (2016, Séances de 11h-13h)
CINÉMA ÉLYSÉE GRANBY (2016, Séances de 11h-13h)
CINÉMA STARCITÉ MONTRÉAL (2016, Séances de 11h-13h)
CINÉMA LACHENAIE (2016, Séances de 11h-13h)
CINÉMA STE-ADELE (2016, Séances de 11h-13h)
CINÉMA GALAXY SHERBROOKE (2016, Séances de 11h-13h)
CINÉMA SHERBROOKE (2016, Séances de 11h-13h)
CINÉMA PLACE LASALLE (2016, Séances de 11h-13h)
CINÉMA BOUCHERVILLE (2016, Séances de 11h-13h)
CINÉMA COLLOSSUS LAVAL (2016, Séances de 11h-13h)
CINÉMA STE-FOY (2016, Séances de 11h-13h)
CINÉMA GATINEAU (2016, Séances de 11h-13h)
CINÉMA LE FORUM 22 (2016, Séances de 11h-13h)

PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE!



www.azfilms.ca

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT: QUARTIER LATIN, JOLIETTE, ST-EUSTACHE, LE CLAP, CHICOUTIMI
CINÉMA: BOUCHERVILLE, COLLOSSUS LAVAL, STE-FOY, GATINEAU, LE FORUM 22
CINÉPLEX DIVERTISSEMENT: STARCITÉ MONTRÉAL, LACHENAIE, STE-ADELE, GALAXY SHERBROOKE, SHERBROOKE
CINÉMA: PLACE LASALLE, BOUCHERVILLE, COLLOSSUS LAVAL, STE-FOY, GATINEAU, LE FORUM 22
CINÉPLEX DIVERTISSEMENT: QUARTIER LATIN, JOLIETTE, ST-EUSTACHE, LE CLAP, CHICOUTIMI
CINÉMA: BOUCHERVILLE, COLLOSSUS LAVAL, STE-FOY, GATINEAU, LE FORUM 22
CINÉPLEX DIVERTISSEMENT: STARCITÉ MONTRÉAL, LACHENAIE, STE-ADELE, GALAXY SHERBROOKE, SHERBROOKE
CINÉMA: PLACE LASALLE, BOUCHERVILLE, COLLOSSUS LAVAL, STE-FOY, GATINEAU, LE FORUM 22



Mademoiselle, une vie à soi

Park Chan-wook signe une adaptation brillante du roman de Sarah Waters

MADemoisELLE
(V.O. AVEC S.T.F.)

★★★★ 1/2

Drame de Park Chan-wook.
Avec Kim Min-hee, Kim Tae-ri,
Jung-woo, Cho Jin-woong. Corée
du Sud, 2016, 145 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Le plus récent film de Park Chan-wook, *Mademoiselle*, est d'une beauté envoûtante. Il s'agit de l'un de ces cas où, la facture étant si exquise, on excuserait volontiers un scénario faiblard. Or, on s'en réjouit, le fond ne sert en l'occurrence aucunement de faire-valoir à la forme. Dans le roman de la Galloise Sarah Waters, le cinéaste sud-coréen a en effet trouvé ample substance. Entre chronique féministe et critique sociohistorique, le réalisateur de *Lady Vengeance* séduit, une fois encore, et se révèle plus habile que jamais à déjouer les attentes.

Thriller sensuel dans sa première partie puis drame sentimental dans sa seconde, le film révèle ses mystères dans la troisième. Ainsi ce *Mademoiselle* revêt-il plusieurs identités, ou plutôt prend-il son temps pour dévoiler sa vraie nature, à l'instar, pour le compte, de ses deux héroïnes.

L'histoire est d'abord racontée du point de vue de Sook-hee, une *pickpocket* sélectionnée par un escroc qui souhaite séduire, épouser, puis faire interner lady Hideko, une jeune héritière vivant sous la férule d'un oncle bibliophile possessif. Le plan aurait été sans faille n'eût été un imprévu: le coup de foudre — manifestement réciproque — de Sook-hee pour sa nouvelle maîtresse.

Récit d'émancipation

À partir de cette prémise en apparence simple, l'intrigue multiplie les retournements de situation, la chute de la première partie étant particulièrement ingénieuse et l'ensemble de la seconde, celle-là relatée par lady Hideko, fourmillant de révélations (quant aux activités réelles de l'oncle et au mode de vie dégradant auquel il soumet sa nièce, à titre d'exemple).

Comme l'écrivit Virginia Woolf dans *Une chambre à soi*, la femme était traditionnellement « enfermée, battue et jetée dans une chambre ». Une chambre,

justement, qui de surcroît ne lui appartenait pas. Il y a de ça chez les amantes créées par Sarah Waters puis réimaginées par Park Chan-wook.

Le film, comme le roman avant lui, propose un passionnant récit d'émancipation, avec Sook-hee et lady Hideko toutes deux prisonnières, leurs existences étant régénées par des hommes vils qui les exploitent. Issues de milieux où ne peut plus différer, les deux femmes ne communient pas juste sur le plan amoureux: chacune reconnaît dans l'expérience de l'autre une part d'elle-même. C'est autant leur sexualité que leur destinée qu'elles s'approprient.

Changement de décor

Campé dans l'Angleterre victorienne, le roman épousait volontairement des codes dickensiens. Il s'agissait beaucoup d'un exercice de style en même temps que d'une rebuffade des clichés lesbiens longtemps de mise en littérature (et au cinéma), à savoir que la folie ou la mort guette au bout de ces amours-là. Ici, l'élément d'aliénation mentale ourdi par l'un des antagonistes pour profiter de l'une des protagonistes constitue à la fois un ressort dramatique et un commentaire sous-jacent.

Non seulement Park Chan-wook conserve-t-il cette approche, mais il la bonifie par la satire, une tentative de suicide par pendaison à un cerisier donnant lieu à l'un de ces moments caractéristiques de son cinéma où comédie décalée et grâce visuelle se côtoient de manière inattendue.

Bien qu'il ait transposé l'action dans la Corée du Sud des années 1930, soit pendant l'occupation japonaise, Park Chan-wook a imprégné son film d'une atmosphère gothique prenante, avec manoir et jardins anglais justifiés par la passion du maître de céans pour la culture britannique, mais aussi nipponne.

C'est d'ailleurs par l'ajout de ce dernier aspect que le cinéaste fait œuvre personnelle en transformant l'oncle, un Sud-Coréen désireux d'être naturalisé japonais, en bourgeois colonisé. Abject sous des dehors raffinés, ce personnage permet à Park Chan-wook d'insuffler un élément de critique sociohistorique en sous-texte, de vives tensions subsistant toujours entre la Corée du Sud et le Japon.

Sens cachés

Si l'on décortique *Mademoiselle* avec ferveur et délice, il convient d'admettre que l'exercice n'est possible qu'a posteriori. La raison étant que ce qui est présenté à l'écran est d'une splendeur telle qu'on suit le déroulement de l'histoire béat, trop ébloui pour songer à l'analyser. Et pourtant, que de sens cachés couvant sous la superbe surface...

Mais, à la réflexion, sans doute ce paradoxe ne vient-il qu'ajouter à la richesse intrinsèque du film de Park Chan-wook.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Réunis pour un film singulier et complexe, le réalisateur Richard Angers et Marc Messier se sont faits plus légers pour la photo.

Marc Messier à contre-emploi

Le comédien présente à Rouyn-Noranda *Le pacte des anges*, où il tient un rôle inattendu

FRANÇOIS LÉVESQUE
à Rouyn-Noranda

Le Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue (FCIAT) s'ouvre ce samedi soir avec *Le pacte des anges*. Présenté en première nord-américaine après avoir été projeté au Festival du film de Busan et au Festival international du film francophone de Namur, ce premier long métrage de Richard Angers met en vedette Marc Messier dans le rôle d'un homme dont l'existence solitaire bascule lorsque deux frères le kidnappent. Débute alors un *road-trip* où, graduellement, un improbable lien filial se tisse entre la victime et ses agresseurs adolescents. Rencontre avec un réalisateur heureux et un acteur comblé.

« Je voulais réaliser un film intergénérationnel, un film qui mettrait en scène des personnages issus de générations qui ne communiquent pas vraiment entre elles, explique Richard Angers, qui a travaillé sept ans à ce projet. Je voulais aussi parler de paternité et de fraternité dans un contexte de quête de rédemption. Marc a embarqué très tôt dans le processus. Je lui ai envoyé une version préliminaire du scénario un 22 novembre et il m'a répondu le 23 en me disant: "Envoie ça à personne d'autre! Ça fait des années que j'attends un rôle comme ça!" J'étais content parce qu'à la base, il me semblait que ce n'était pas un rôle habituel pour lui, et c'était le but. Adrien, le protagoniste, est un homme de la terre, de la nature, ce qui n'est pas ce à quoi on associe Marc. »

Une tristesse émouvante

De fait, on rencontre Adrien dans un paysage rocaillieux nimbé de brume. Repérant la silhouette empanachée d'un caribou, il pointe sa carabine

et tire. Arrivé là où devrait être la dépouille, le sexagénaire aux aguets ne trouve que du sang sur une pierre. Son regard perplexe se fait vague...

Puis, Adrien se réveille dans son bungalow, seul. En quelques scènes courtes, comme autant de traits de crayon, le scénario esquisse le portrait d'un être isolé qui ne sourit que deux fois: lorsque le petit camelot lui amène son journal (qu'il ne lit même pas) et lorsqu'il fouille dans les entrailles du moteur de la vieille bagnole qui trône dans son garage. Il ignore que cette nuit-là, au détour d'une ruelle, il croisera la route de Cédric et William (Emile Schneider et Lenni-Kim Lalande), deux frères dont l'ainé vient apparemment de tuer un homme.

Au gré d'une cavale filmée entre Québec et le parc national de la Gaspésie, le mystère entoure ce méfait s'éclaircit. À l'instant du passé d'Adrien.

« Il y a une tristesse chez Adrien qui m'a beaucoup ému, confie Marc Messier, qui offre ici l'une de ses meilleures interprétations. Le traitement de la paternité... C'est ironique parce que ce scénario-là est l'un des rares que j'ai lus sans m'imaginer en train de jouer le personnage, ce qui est un réflexe normal chez les acteurs. Non, avec ce scénario-là, je me suis juste laissé porter par l'histoire. C'était clair que c'était un récit solide, avec de

beaux personnages complexes. Adrien est très gardé; il ne s'ouvre que petit à petit. »

Question de génération

En cela, ce héros ordinaire, et c'en est un, ressemble à maints hommes de son âge. Ce que voulait Richard Angers, qui précise: « Dans *Cédric et William*, il y a de ces ados malmenés que j'ai croisés quand je travaillais dans une maison de jeunes. Adrien, lui, est inspiré par mon père et mes oncles: une génération d'hommes qui s'expriment peu, mais qui ont comme des codes entre eux. L'élément de la chasse, central dans le film, vient de là. Dans le temps de la chasse, ils s'animaient; ils avaient soudain une lueur dans les yeux, comme s'ils devenaient un peu plus vivants. J'ai voulu évoquer ça, entre autres par le thème de la transmission, qui est également central. »

Un banlieusard au quotidien, mais un « gars des bois » dans son for intérieur, Adrien devient davantage un guide qu'un otage pour les deux frères, qui sont orphelins.

« Je n'avais jamais tenu un fusil de ma vie, raconte Marc Messier. J'ai appris le maniement de la carabine, mais aussi à me sentir à l'aise en forêt; je me suis imprégné de ça parce que c'est là où Adrien est bien. »

Un registre large

Après un silence, l'acteur poursuit: « Autant j'étais ravi

que Richard pense à moi, autant ça m'a surpris parce que je n'ai jamais rien joué qui se rapproche de ça. Et dans la vie, je ne dégage pas ça du tout. Toute la dimension renfermée d'Adrien, sa difficulté à exprimer ce qu'il pense et ressent, ça ne me correspond pas non plus. Je suis plutôt extraverti. Et puis, je pense qu'on m'associe surtout à la comédie. »

Certes, Marc Messier demeurera à jamais associé à *Broue*, à *La petite vie* et à la saga *Les boys*, mais il a plus d'une fois démontré son aisance dans le registre dramatique, qu'on pense à *Portion d'éternité* ou à *Grande ourse*, séries et film, sans parler de *Lance et compte*.

Lorsqu'on lui fait remarquer qu'il ne se donne pas assez de crédit, le comédien reste interdit un instant avant qu'on enchaîne sur ses jeunes partenaires Emile Schneider et Lenni-Kim Lalande, pour qui il n'a que de bons mots.

Manifestement, il a plus de mal à recevoir ceux qui lui sont adressés. On repense alors aux paroles de Richard Angers quant aux origines du personnage d'Adrien, et on se dit qu'au fond, quoi qu'il en dise, Marc Messier est un homme de sa génération.

Le Devoir

François Lévesque est à Rouyn-Noranda à l'invitation du FCIAT.



MÉTROPOLE FILMS

Une scène de *Mademoiselle*

Le Devoir

cinéma
thèque
qc

Tous les jours
19h30

Le chantier des possibles
Un film d'Ève Lamont, 79 min, VOF

Tous les jours
18h00

Sur les traces d'Arthur
Un film de Saël Lacroix, 75 min, VOF

Sam. Dim.
16h20

Waseskun
Un film de Steve Patry, 83 min, VOF

335, boul. de maisonneuve est
@berri-uqam

Tous les jours
21h10
Sam. Dim
14h15 / 21h10

Embrasse-moi comme tu m'aimes
Un film d'André Forcier, 106 min, VOF

(514) 842-9768
cinematheque.qc.ca

cinematheque.quebecoise
cinemathequeqc

OFFICIAL SELECTION
tiff
TORONTO INTERNATIONAL
FILM FESTIVAL 2016

Sélection Officielle
31. Semaine
de la Critique
Mostra de Venise

« Drôle et impertinent. »
— Odile Tremblay, Le Devoir

PRANK

FUN FILM PRÉSENTE PRANK UNE PRODUCTION DE ART & ESSAI, LE GIRAFON ET ROMANCE POLANSKI RÉALISATION VINCENT BIRON SCÉNARIO ALEXANDRE AUGER VINCENT BIRON
ÉRIC K. BOULIANNE MARC-ANTOINE RIOUX PRODUCTION JEAN-SÉBASTIEN BEAUDOIN GAGNON VINCENT BIRON ÉRIC K. BOULIANNE HANY QUICHOU MONTAGE ALEXANDRE LEBLANC
CONCEPTION SONORE CHRISTIAN RIVEST MUSIQUE PETER VENNE ILLUSTRATIONS JOSIE-ANNE LEMIEUX METTANT EN VEDETTE ÉTIENNE GALLOY ALEXANDRE LAVIGNE CONSTANCE MASSICOTTE ET SIMON PIGEON

FUN FILM art & essai LE GIRAFON Romance Polanski

PRÉCÉDÉ DU COURT-MÉTRAGE MUTANTS d'Alexandre Dostie

13 ANS + LANGAGE VULGAIRE

présentement à l'affiche!

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN CINÉPLEX DIVERTISSEMENT STARCITÉ MONTRÉAL MEGA-PLEX GUZZO PONT-VIAU 16 MEGA-PLEX GUZZO JACQUES CARTIER 14

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT BOUCHERVILLE MEGA-PLEX GUZZO TERREBONNE 14 CINÉMA LE CLAP

version originale avec sous-titres anglais CINÉMA DU PARC 3575 Du Parc 514-281-1900

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS